



HAL
open science

Sulawesi 20 ans après

Dana Rappoport

► **To cite this version:**

| Dana Rappoport. Sulawesi 20 ans après. Archipel, 2015. hal-02063664

HAL Id: hal-02063664

<https://hal.science/hal-02063664>

Submitted on 20 Mar 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'ARCHIPEL AU PRÉSENT

DANA RAPPOPORT¹

Sulawesi, 20 ans après

Après vingt ans, me voici de retour dans les montagnes du sud de Sulawesi avec le but que je m'étais fixé : restituer aux Toraja mes résultats de recherche dans leurs langues (toraja et indonésien) portant sur leur liturgie musicale éradiquée par la christianisation (fig. 1)². La tâche se révèle à la fois ardue et plaisante. Ardue, car enfin, comment rendre ? À qui ? Dans quelles conditions ? Comment rapporter un savoir musical et poétique ancien dans une société christianisée aujourd'hui rompue à la musique pop ? Tâche plaisante néanmoins, car restituer un savoir est une occasion trop rare dans nos vies de chercheurs pour ne pas en dire un mot ici. Plaisante enfin, car vingt ans après, je découvre une société renouvelée, enthousiaste, en pleine introspection.

1. Centre Asie du Sud-Est, UMR 8170 CNRS/EHESS, Paris

2. Financée par la Ford Foundation Jakarta et l'EFEO, cette mission de lancement d'ouvrage s'est déroulée du 18 octobre au 16 décembre 2014. L'ouvrage multimédia *Nyanyian Tana Diperciki Tiga Darah: Musik Ritual Toraja Dari Pulau Sulawesi* (traduit de *Chants de la terre aux trois sangs : musiques rituelles des Toraja de l'île de Sulawesi, Indonésie*, Paris : Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 2009) est une publication KPG (Kepustakaan Populer Gramedia) en coopération avec l'EFEO, la Ford Foundation et le Forum Jakarta-Paris. Il a d'abord été présenté à Jakarta le 21 octobre 2014 puis en Pays toraja, à plusieurs reprises de novembre à décembre 2014.

Un souffle démocratique : Jokowi et la KPK

À mon arrivée en Indonésie, le lundi 20 octobre 2014, Jakarta fête l'investiture de Jokowi au palais présidentiel, dans une liesse populaire exceptionnelle. Élu en juillet 2014 pour un mandat de cinq ans, le duo du président Joko Widodo (Partai Demokrasi Indonesia Perjuangan, PDI-P) et de son vice-président, Jusuf Kalla, déclenche un immense espoir de changement. Il promet un meilleur accès aux soins grâce à la création d'une carte de santé, l'amélioration de l'éducation, une aide aux agriculteurs, aux pêcheurs, aux commerçants et surtout la lutte contre la corruption. À Makassar, dimanche soir 26 octobre, je regarde à la télévision la nomination des 34 ministres choisis pour le gouvernement Jokowi-JK (*Kabinet Kerja*). Les 34 se présentent vêtus de blanc, signe que la Commission anti-corruption, la KPK (Komisi Pemberantasan Korupsi), ne les a pas retenus sur sa liste rouge. Les trois couleurs – blanc, jaune et rouge – vont du meilleur vers le pire. Les 34 sont-ils vraiment vierges de toute affaire ? Pas si sûr... Mon collègue de Makassar me pointe deux ministres au passé douteux, Jokowi ayant dû négocier avec Jusuf Kalla l'entrée de ces personnalités au gouvernement. La commission anti-corruption s'active en tous points de l'archipel. Le 5 décembre 2014, en Pays toraja, le secrétaire régional du département Toraja Nord (Pa' Sekda Torut, Sekretaris Daerah Kabupaten Toraja Utara³) est arrêté et mis en prison à Makassar ; ce noble toraja, Drs Ek. Lewaran Rantela'bi', est suspecté de détournement de fonds lors de la construction d'un hôpital à Tallung Lipu. Dans l'Indonésie entière, les têtes tombent... Un autre changement concerne l'investiture d'un protestant d'origine chinoise nommé gouverneur de Jakarta, le 19 novembre 2014, après avoir été gouverneur adjoint. Qu'un chrétien arrive ainsi au pouvoir est un fait remarquable. Ahok (de son vrai nom Basuki Tjahaja Purnama, né en 1966), qui n'a pas sa langue dans sa poche, évoque notamment la possibilité de supprimer la mention de l'affiliation religieuse sur la carte d'identité.

Trafics : sitor, ojek, bis, bbm naik

Malgré la création d'une quatre voies entre Makassar et Paré-Paré, il faut toujours plus de 9 heures de route pour parcourir les 350 km qui séparent Makassar du Pays toraja, une durée adoucie par le confort des nouvelles compagnies de bus (Prima Donna, Metro Permai...). L'amélioration des voies de communication n'empêche pas la saturation des axes. La croissance du nombre de véhicules est exponentielle. À Rantepao, localité principale du Pays toraja, à 700 mètres d'altitude, l'air est devenu irrespirable. Le petit pont de Malango, qui relie la région sud à la région nord, est constamment embouteillé,

3. Depuis 2008, l'ancien département Tana Toraja a été divisé en deux départements (*kabupaten*) : Toraja Utara et Tana Toraja.

chargé d'imposantes voitures privées, de *truk* remplis de festoyeurs, de processions funéraires motorisées, de centaines de *sitor* (acronyme de *taksi motor*) – nouveaux cyclo-pousses à moteur (fig. 2). En ville comme à la campagne, plus personne ne se déplace à pied. Le deux roues est un must, et même les femmes s'y sont mises. Utiliser ses jambes est désormais considéré comme un signe de pauvreté, d'absence de réussite. En plus des *sitor*, une nouvelle classe de transports a vu le jour : le moto taxi (*ojek*). Les anciens chemins ayant été goudronnés, les véhicules peuvent dorénavant pénétrer loin dans les montagnes. De plus, pas de semaine sans que défilent des processions funéraires motorisées : en cortège funèbre, des centaines de motos escortent une ambulance, dont la sirène résonne d'une manière alarmante. Tous les morts reviennent au pays. Les motards accompagnent le transport des défunts qui arrivent de loin (de Makassar ou d'ailleurs). Ils se donnent rendez-vous au portail de la région toraja (à 40 km au sud) et défilent ainsi jusqu'au village d'origine. Ces cavalcades funèbres, motorisées et sonores, annoncent la mort d'une nouvelle manière, les sirènes des ambulances et les klaxons des motos remplaçant à présent le gong et le tambour d'autrefois.

La clé du trafic, c'est le carburant. Or le 18 novembre 2014, le président annonce l'augmentation du prix de l'essence de 2 000 Rp portant le litre à 6 600 Rp au sud de Sulawesi, soit l'équivalent de 50 centimes d'euro. À Makassar, cette décision déclenche des violences de rue de grande ampleur, menées par des étudiants qui incendient et immobilisent des quartiers de la ville, inquiétant les parents toraja dont les enfants suivent des études dans la capitale de la province. La population ressent sa première déception.

Diaspora Toraja

La plus grande partie des Toraja vit maintenant en diaspora (plus d'un million contre moins de 500 000 personnes sur place, aux dires de mon collègue Stanislaus Sandarupa en 2014 – aucun chiffre fiable n'existant sur le sujet). Dans la famille de Lumbaa, mon père adoptif qui habite près de Pangala' (Toraja Utara) (fig. 3), sur huit enfants, ne reste pour l'instant qu'une seule fille, les autres ayant migré hors de la région : Kalua', Runa et Sampe (tout récemment décédé du paludisme) sont à Sorong (Papua), Kombong à Palu (Sulawesi), Lembang à Samarinda (Kalimantan), Sulle à Rantepao (Sulawesi), et Upak s'apprête à partir en Papua rejoindre ses sœurs aînées. Une (voire deux) génération est manquante dans les villages. Si le phénomène, commencé dès le milieu du xx^e siècle, n'est pas nouveau (De Jong 2013 : 72), il s'est accru considérablement ces dernières années. Malgré cet éparpillement spatial, les Toraja apparaissent plus que jamais regroupés, et tout d'abord, virtuellement, grâce à Facebook (que les Toraja nomment FB) et aux smartphones (l'Indonésie est le quatrième utilisateur mondial de FB). Même les professionnels de l'Église s'y sont mis. FB n'est pas seulement un

outil de communication, il est devenu pour eux une manière de construire leur appartenance familiale et locale en projetant une image d'eux-mêmes, une façon de conserver l'idée de groupe familial élargi (Adams 2015). Le rassemblement toraja n'est pas seulement virtuel. Les communautés en diaspora, à Kalimantan Timur (Balikpapan, Nunukan, Samarinda) ou en Papua (Sorong, Jayapura, Timika), se soudent notamment par leurs régions d'appartenance, par leurs églises et leurs organisations, et par le maintien de la danse funéraire *badong* en émigration.

Pendant mon séjour, le mot Papua revient dans toutes les bouches. L'actuel préfet du département Toraja Utara, Pa' Sorring, très décrié, a fait toute sa carrière en Papua avant de revenir sur sa terre natale pour se faire élire. Dans les villages toraja, des habits de la compagnie Freeport (mines d'or et de cuivre), sont suspendus dans les maisons. On me glisse : « Cette maison en construction, c'est l'argent de Papua... Ce buffle, c'est la Papua ». Parce que là-bas, les salaires y seraient doublés voire triplés : un fonctionnaire (PNS) gagnerait 10 millions de roupies en Papua contre 4 millions à Sulawesi. 20 millions, c'est ce que peut gagner un employé à Freeport. De plus, les faits de corruption seraient beaucoup plus élevés en Papua que dans le reste de l'archipel. Vrai ou faux ? En tout cas, les circuits ont changé. Kalimantan Timur et Papua sont désormais les deux grandes destinations d'émigration des Toraja alors qu'il y a 20 ans, l'émigration se faisait plutôt vers d'autres régions de Sulawesi (Luwu', Makassar), et vers la Malaisie (Kota Kinabalu, Tawau). Makassar et Java restent comme destinations des étudiants toraja issus de la classe noble de la région sud (Tana Toraja), plus influencée par la colonisation. Aras Parura, le tenancier du café Aras de Rantepao, ironise en avançant l'idée de l'émergence d'une nouvelle classe dans la stratification sociale traditionnelle toraja : la classe Papua (en toraja, *tana'* Papua) vient s'ajouter aux trois ou quatre classes sociales existantes. La migration, on le verra plus bas, a des conséquences économiques déterminantes sur la vie de la région puisque les émigrés reviennent temporairement au pays lors de célébrations familiales et à ces occasions, réinjectent des sommes d'argent conséquentes.

Constructions et reconstructions

Le paysage a changé, l'œil ne s'y trompe pas. À Rantepao, une nouveauté saute aux yeux : une croix géante (*salib raksasa*), de 33 mètres de haut, a été érigée au sommet de la colline dominant la ville (fig. 4). D'un coût de 5 milliards de roupies, elle a été achevée en 2013 à l'occasion de la célébration du centenaire de l'arrivée de l'Évangile en Pays toraja (1913-2013). En guise de réplique, à Makalé, une statue monumentale du Christ (Patung Kristus Raja) est en chantier. Le plus grand Christ du monde ! (Kompas.com, 30/08/2014). Ces nouveautés indisposent certains. Lors du lancement de mon livre à la préfecture (6/12/14), un guide apostrophe vivement l'attaché à la culture

et au tourisme à ce sujet : « La croix, on l'explique comment aux touristes, Monsieur le Responsable ? Parce que nous, nous ne savons pas l'expliquer ».

Autre changement dans le paysage : les sépultures. Traditionnellement, les os des défunts étaient conservés dans des cercueils placés dans des rochers évidés ou dans des falaises (fig. 5). Encore visibles à l'air libre, les cercueils les plus anciens, en bois gravé, dateraient du IX^e siècle selon une datation récente (Akin Duli, c. p., 2014) (fig. 6). Pourquoi conserver les défunts dans la roche ? L'inhumation et l'incinération restent abhorrées des Toraja, qui souhaitent conserver un accès aux os de leurs défunts. D'ailleurs, le rituel *ma'nene'* ou *ma'tomatua* (« faire les ancêtres »), longtemps proscrit par l'Église, est quasiment réhabilité. Il consiste à rouvrir les cercueils, à changer les linceuls, à sortir les os, à invoquer les ancêtres en les conviant à partager les offrandes, afin d'obtenir leur faveur. Depuis les années 1980, de nouveaux types de sépulture – des tombeaux en forme de petites maisons rectangulaires en ciment (*patane*) –, ont été construits, probablement liés à la christianisation et au manque de place dans les rochers. Aujourd'hui, ces petites maisons mortuaires ne suffisent plus. Les Toraja bâtissent maintenant de grands pavillons mortuaires (fig. 7) aux allures de mausolées (fig. 8). On raconte même que certains défunts y sont placés avec leur moto. Toutes ces nouvelles sépultures restent conformes à la règle traditionnelle pré-chrétienne, exigeant que le défunt repose dans une « maison sans fumée » (*banua tang merambu*), cette maison étant le pendant de la maison d'habitation.

Malgré le développement du bâti en ciment comme lieu de résidence des défunts et des humains, l'habitat traditionnel en bois n'est pas abandonné pour autant. Les *tongkonan*, grandes maisons sur pilotis en bois gravé en quadrichromie, sont activement rénovées. Elles représentent le lieu de fondation du groupe de parenté (le *rapuan* ou ramage). Pourquoi les maisons sont-elles rénovées alors qu'elles restent inhabitées la plupart du temps, les Toraja préférant maintenant résider dans d'autres types de maisons plus grandes (fig. 9) ? D'une part, il importe pour les familles en diaspora de continuer à affirmer le statut de leur groupe de parenté au sein de la communauté ; d'autre part, les maisons traditionnelles permettent aussi d'accueillir la grande famille qui revient au pays au moment des cérémonies familiales. L'argent de la diaspora permet aux familles de poursuivre la rénovation des maisons et la construction des sépultures, toutes plus grandes qu'autrefois (fig. 10). Autre nouveauté : les champs de mégalithes ont retrouvé la vie, l'Église tolérant dorénavant leur érection (fig. 11).

Enfin, il y a d'autres petits changements que l'œil perçoit au détour des ruelles : les élevages de coqs de combat se sont multipliés à Rantepao. Des cages superposées accueillent les coqs par dizaines, certains venant des Philippines (les meilleurs). Ils sont dopés pour augmenter leur agressivité et leur intrépidité. Les combats (de coqs ou de buffles) sont autorisés s'ils sont

effectués dans le cadre des funérailles. Du fait que des funérailles ont lieu presque chaque semaine, autant dire que les occasions de jouer sont fréquentes. Début novembre, un jeune garçon de 14 ans meurt par accident près de mon *homestay*. Durant un mois, avant que le corps de l'enfant ne soit déplacé de sa maison vers son village d'origine, la rue est bloquée par des tentes et des chaises et tous les jours et toutes les nuits, des hommes viennent jouer, gagner ou perdre des sommes importantes. Des centaines de moto emplissent et désemplissent la rue. À midi, combats de coqs très animés, la nuit, jeux de cartes jusqu'au petit matin. Des désapprobations émergent : alors que l'Église s'oppose à ces jeux d'argent, un pasteur vient tout de même officier ici. Car dit-on, le père du garçon est de rang noble et influent. Une critique sourde pèse sur l'Église accusée au fond de favoriser les nobles.

L'inflation cérémonielle

Tous les six jours (*sangpasa'*, unité temporelle toraja), les marchés ont lieu en différents points du Pays toraja. Un seul, le Pasar Bolu, réservé aux animaux, est spécialisé dans les buffles et les cochons, principales unités d'échange de la vie cérémonielle toraja. On y trouve les dix espèces de buffles dont les Toraja ont besoin pour leurs rituels. Désormais, la plupart sont importés d'autres régions, et d'autres îles de l'archipel tant la demande est forte (fig. 12). L'inflation du prix du buffle semble outrée, le prix moyen variant de 100 millions à 800 millions de roupies (de 7.000 à 53.000 € environ). L'espèce la plus chère, le buffle albinos (*saleko, bonga*), endogène au Pays toraja, est vendue 800 millions de roupies. Quand je leur demande ce qui permet de tels achats, tous répondent : Papua.

Malgré les effets de la christianisation massive qui a proscrit le cycle de transformation des défunts en ancêtres, deux types de rituels perdurent : les funérailles et les fêtes de maison. Ces rituels ont pris une nouvelle tournure, sensible à première vue par l'exubérance des dépenses animales, par l'absence des officiants, par la disparition des offrandes et par l'ambiance sonore, inouïe il y a 20 ans. Lors de la fête de consécration de maison à laquelle je me rends fin novembre, à trois kilomètres de Rantepao, je suis sidérée par le son de la fête, comparable à un festival pop sur fond de lance-flammes (pour brûler la peau des cochons). Dans une saturation sonore quasi ininterrompue, un à deux milliers de personnes au moins sont assises en train de déjeuner dans des loges en bambou, ou sur les greniers à riz pour les plus nobles, tout autour de la maison coutumière. D'autres s'activent à découper les animaux tués. Un cochon en marche pisse le sang et arrose des invités, mes sandales s'en retrouvent ensanglantées. La fête est nommée « ensangler la maison » (*mangrara banua*) ou pour certains « transpercer à la lance » (*merok*) ou encore *bua' sarani* (« *bua'* chrétien ») ; ainsi, trois noms de rituels pré-chrétiens sont avancés pour un rituel chrétien dont personne ne sait plus bien expliquer les

enjeux si ce n'est que tous les membres de la famille doivent apporter un cochon et repartir avec des parts de viande, pour consacrer le statut de la famille. « Ensanglanter » – le terme reste adéquat : trois cents cochons, à plus de 10 millions de roupies chacun, sont tués et partagés dans la journée, au son d'une musique moderne amplifiée (fig. 13). Je repars en moto avec mon hôte chargé de plusieurs kilos de parts de viande, de quoi manger pendant de nombreuses semaines.

Une nouvelle coutume a vu le jour : le mariage en grande pompe. Autrefois intime et simple (le mariage consistait à tuer un cochon devant un officiant), cette cérémonie chrétienne aussi est devenue démesurée. Sous des allures de « réception princière » (*pesta ala kraton*), elle s'étend sur deux jours et une nuit, impliquant des frais conséquents : impression de luxueuses invitations, décoration de la voiture, de la cour de la maison, construction de la scène nuptiale et des loges des invités, abattage de cochons, animations musicales à la mode (K-pop), location d'un orchestre avec orgue électrique, frais d'électricité, maquillage et coiffure des mariés, parures des familles, caméraman. La musique y est résolument moderne – quoique de courts spectacles « traditionnels » puissent être insérés telle une courte résurgence d'un passé englouti. Qui règne ici en maître ? Le *sound system*. Il permet aux orateurs de déclamer un discours « à la manière ancienne » (« *Puang é !...* », incipit de tous les discours, hurlé au micro), le *sound system* permet aussi au groupe électro, composé de filles en tenues légères et de musiciens à la mode urbaine, d'animer les deux jours de fête. Ceux qui le souhaitent peuvent venir pousser la chansonnette une fois les obligations terminées lors du « programme libre » (*acara bebas*). Que font les invités ? Après l'office à l'Église, ils déjeunent ensemble, assistent aux discours, rendent hommage aux mariés en procession, et la nuit, dansent le *dero*, ronde arrivée récemment en Pays toraja, empruntée à la région centre (Sulawesi Tengah). Cette ronde mixte se danse sur une musique moderne mais sur des paroles en toraja. La danse amène un vent nouveau : le pas est rebondissant, les jambes décontractées. Les VCD de cette nouvelle danse se vendent comme des petits pains sur les étals de Rantepao.

La visibilité, l'exhibition du statut, la lutte des élites

Ces cérémonies se regardent à la télévision une fois rentré chez soi. À Rantepao, le soir, mon logeur regarde les chaînes toraja, des chaînes locales câblées privées. Depuis quand existent-elles ? Moins de dix ans ? Les programmes de ces chaînes diffusent en continu des événements de la vie locale : des rituels familiaux (funérailles, mariages et fêtes de maison), des rituels chrétiens (messes de mariage, anniversaires, consécration des personnels de l'Église), et des cérémonies gouvernementales. Les rituels des grandes familles sont les plus appréciés : combats de buffles, parures, décorations, surabondance d'invités. L'édition filmique des rituels est montée

en coupant le son direct, remplacé par une musique pop indonésienne. Le plaisir des téléspectateurs vient de la reconnaissance des personnes, de l'appréciation esthétique et de l'évaluation du statut. Les signes de la richesse sont exhibés dans une ambiance anesthésiée, liée à la lenteur des travelings et à la musique aseptisée. Les Toraja aiment se regarder. L'exhibition du statut par la performance cérémonielle est dorénavant reproductible à loisir, grâce aux moyens technologiques, une première fois pour le groupe de parenté (lors de l'exécution réelle), une seconde fois à la télévision locale pour un public local, et une troisième fois, pour tous, par clips diffusés sur internet via FB ou YouTube, ce qui permet d'étendre un peu plus son influence. L'hagiographie chantée, pourtant interdite, ne disait-elle pas : « Qui lui est comparable ? Qui est à sa hauteur » ?

Multidimensionnelle, la visibilité passe notamment par la réactivation des marqueurs de statut : les mégalithes, la forme des cercueils, le temps des cérémonies, les discours distinguant les classes, autant de choses réhabilitées dans un milieu chrétien. L'exubérance et l'inflation cérémonielles constituent un combat pour son statut. Les « nouveaux riches » (OKB, *Orang Kaya Baru*), n'appartenant pas à la classe noble, utilisent les marqueurs de la noblesse alors qu'ils n'en ont pas la légitimité. En abattant plus de cent buffles à l'occasion de funérailles, ils montrent leur réussite sociale. L'abattage rituel surnuméraire sert, entre autres, à tenter d'élever son statut au sein de la communauté. Or la classe noble ronchonne à ce sujet, indisposée par ces nouveaux riches qui pratiquent les rituels avec démesure sans avoir pour autant ni la connaissance du savoir traditionnel ni le rang adéquat.

Sono, musik *elekton* et MC sur fond de potlatch

Au cœur des grands rituels collectifs, une scène est construite, sur laquelle est disposée un *sound system* : ensemble d'enceintes, amplificateurs, et autres appareillages, table de mixage, système de micro sans fils. La place de cette scène n'est pas anodine. Lors des funérailles, elle est placée sous la tour où repose le défunt pendant le rituel (*lakkean*), un lieu particulièrement chargé. Qui a la légitimité pour parler sur ces nouvelles scènes ?

Depuis une vingtaine d'années, Marten R., instituteur, arrondit ses fins de mois, comme orateur grâce à ses dons de diction et son goût pour la langue. Il se dit « gorge assise » (*gora-gora tongkon*), un titre attribué autrefois aux personnes dotées d'un talent oratoire et d'une connaissance de la coutume mais n'ayant pas le droit de faire les offrandes et les prières, fonctions réservées aux officiants (« ceux qui savent » *to minaa*). Les « gorges assises » restaient souvent assises à côté des officiants pour parler de la coutume. Avec la relégation des officiants, liée à la christianisation, des nouveaux orateurs, désormais appelés MC (*Masters of Ceremony*) et même plus « gorges assises », chrétiens depuis leur naissance, ont pris aujourd'hui une place prééminente

au point de se coiffer du turban *passapu'* et de se faire appeler « ceux qui savent » (*to minaa*), usurpation abusive du titre, car leur connaissance de la coutume n'est que partielle et, contrairement aux officiants traditionnels, ils ne constituent pas les intercesseurs entre les humains et les entités invisibles (divinités *deata*, ancêtres *nene'*). Que font ces nouveaux orateurs dans les rituels ? Ils proclament des louanges amplifiées, diffusées dans l'ensemble de l'espace cérémoniel, afin d'annoncer l'entrée des « groupes familiaux » (*rombongan*, « groupe ») sur le champ cérémoniel tout en clamant leur statut selon des expressions poétiques appropriées à leur rang. Cette parole, disent-ils, est risquée car une seule faute peut engendrer des conflits entre familles si, par exemple, la hauteur de rang n'a pas été correctement formulée. Ces MC que tout le monde s'arrache sont grassement rémunérés : Marten R. touche 1 million de roupies pour une prestation de deux heures à un mariage tandis que Sam Barumbun, 42 ans, se fait payer un buffle pour un service de paroles aux funérailles (qui durent plusieurs jours). Ce dernier ne se déplace pas si le *sound system* n'est pas adéquat à son attente.

La scène amplifiée est aussi destinée à la « musik elekton », une musique moderne commune à l'Indonésie entière, appréciée des Toraja. La « musik elekton » désigne un groupe composé d'un seul instrument, un orgue électronique (*organ tunggal, keyboard*), qui accompagne deux à trois chanteurs, le tout relié à un système d'amplification performant. Le nom « musik elekton » vient de l'usage de l'orgue électronique Electon, créé par Yamaha dans les années 1960. Lors de la fête de la maison de Limbong, le 21 novembre 2014, la famille a loué le *sound system* de Jonatan, qui a proposé son groupe de « musik elekton » par la même occasion. Ce professeur de chant (*guru vokal*), lunettes noires, cheveux longs en queue de cheval, pantalon moulé, vêtements cintrés, est embauché comme animateur pour tout type de fête. Ses chants langoureux divertissent les invités pendant l'éventration et la découpe des cochons. Cet emprunt à la modernité est-il une façon pour les Toraja de ne pas se sentir relégués dans leur monde ancien, une façon de rester à la mode nationale ? En préférant la scène amplifiée, la « musik elekton » et les MC au détriment des chœurs et des officiants debout, les valeurs d'exhibition et de marchandisation de la musique et de la parole sont privilégiées. Que perdent-ils en chemin ? Nombreuses sont les personnes m'ayant témoigné leur regret de la perte du sacré (*sakral*). Face au déclin des formes musicales traditionnelles, le gouvernement local du département nord a pourtant choisi de subventionner certains chœurs villageois. La famille qui fêtait la rénovation d'une maison à Poton le 28 décembre 2014 a invité trente chanteurs de *simbong* et de *dandan* du village voisin, payés 5 millions, le même prix qu'un groupe de « musik elekton ».

La scène amplifiée sert aussi l'expression des différents pouvoirs en place : prêtres, pasteurs, chefs de village (*to parengnge', kepala lembang*)

et surtout, chefs de famille qui, au micro sans fil, gèrent pendant des heures, la comptabilité des offrandes animales en public, fait nouveau, histoire de remettre chacun à sa place devant ses capacités économiques et morales : « À qui est ce cochon ? À qui est ce buffle ? » (*Minda bai te? Minda tedong te?*).

Crise identitaire toraja

On ne compte plus les publications locales parues récemment abordant le problème : *Solusi Membangun Toraja* (2014), *Aluk to Dolo Menantikan Kristus* (2014), *Toraja Ma'Kombongan: Proyeksi Toraja 100 tahun ke Depan, Era Pembaruan dan Transformasi* (2013)... Toutes abordent le problème d'une crise à tous les niveaux : culturel, pédagogique, environnemental, économique, touristique, politique. Face à cela, l'Église et le gouvernement s'unissent pour réfléchir.

À l'occasion du lancement de mon livre le 6 décembre 2014, la discussion s'anime. Un jeune orateur renommé, Sam Barumbun, prend la parole en toraja :

« Nous ne sommes pas fiers d'être toraja parce que nous ne savons pas qui et comment sont les Toraja. À peine passée la frontière de notre région, la rivière des courageux, on dit [*en jakartanais*] "kaki lu' injak goé, enak aja lu !" ("Marche moi dessus, te gêne pas"). *On ne veut pas être appelés Toraja.* »

Un autre participant (Papa Era) renchérit :

« Beaucoup de Toraja, garçons et filles, ne sont pas fiers que leur région soit maintenant labellisée région touristique. Pourquoi ? Ils ne savent plus ce qu'est la règle rituelle (*aluk*) ni ce qu'est la coutume (*adat*), ni ce qui relie cette terre à leur corps. C'est un non-sens de dire que les chrétiens peuvent aller au Paradis s'ils ne connaissent pas leurs ancêtres. Perdus dans leur maison, comment pourraient-ils entrer au paradis ? Te perdre dans ta propre maison, c'est impossible ! Tu te fatigues à courber ton corps pour prier alors que tu ne connais pas même tes propres ancêtres ! »

Il ajoute :

« Parce qu'aujourd'hui, nous ne sommes plus unis dans nos villages. Nous ne savons plus qui sont les pères et les mères (ndlr : les chefs) parce que maintenant, ceux qui deviennent les chefs, les gens des partis politiques, sont devenus « les pères » dans les villages, et selon moi, si on veut maintenir les savoirs locaux, ceux qui devraient rester les pères, ce sont plutôt les vieux. »

Il dénonce ici la fabrication de nouvelles élites, dépourvues du savoir rituel. Le démantèlement des élites traditionnelles, concurrencées par l'intrusion de nouveaux pouvoirs, déstabilisées par l'émigration et l'apparition des nouveaux riches s'ajoute à la relégation des détenteurs du savoir ancestral ; tout cela contribue à la perte de repères chez les jeunes Toraja qui, bercés depuis l'enfance par une liturgie chrétienne occidentale, n'ont pas connu les rituels anciens. C'est peut-être la raison pour laquelle la restitution de mon ouvrage

est, à ma grande surprise et contrairement à mes craintes, accueillie comme un rayon de soleil, permettant de leur faire découvrir un pan de leur identité qu'on leur aurait cachée et dont ils sont assoiffés, un miroir reflétant une image d'eux-mêmes à laquelle ils voudraient en vain ressembler à nouveau.

Activistes et contre-pouvoirs

Coup de fouet. À Rantepao, j'assiste avec surprise à la remise en cause frontale de la religion monothéiste, l'un des cinq piliers du *Pancasila*. Lors du lancement de mon livre, des voix s'élèvent, accusant violemment la religion chrétienne de tuer la coutume, condamnant les gens des Églises à passer leur temps à théoriser sur l'inculturation et la contextualisation, à se chamailler et se détester, allant même jusqu'à dire que la religion chrétienne a blasphémé la coutume ancestrale. L'Église, disent-ils, doit demander pardon. Ces mêmes voix dénoncent, en outre, l'incurie du gouvernement et son alliance avec le pouvoir chrétien. L'ouvrage que je leur rapporte est utilisé par ces activistes comme arme de contestation envers les pouvoirs en place :

« Tout se passe comme si en ce jour, le gouvernement se glorifiait de l'arrivée du livre *Chants de la terre aux trois sangs*. Cela fait aujourd'hui la fierté du gouvernement. Mais c'est une gifle pour le gouvernement en place, incapable d'aider les jeunes Toraja à développer une quelconque intention sacrée pour construire la coutume et la culture. En vérité, c'est une vraie gifle ! » (Daud Arung Pangarungan, activiste, 6 décembre 2014).

Ces voix-là sont celles de contre-pouvoirs, composés d'un petit nombre de gens, souvent issus de la classe noble toraja, quelquefois actifs au parti PDI-P et dans différents mouvements (GMKI, Gerak Masyarakat Kristen Indonesia). Ils se disent activistes (*aktivis*), guides, orateurs, hommes de savoir. Ils n'hésitent pas à lancer des manifestations, à apostropher le gouvernement, à dénoncer la corruption – même celle des pasteurs (l'un d'eux a été accusé de corruption après avoir détourné des fonds issus de la vente de gazinières). Ces activistes, volontiers vêtus en *sarong*, valorisent la coutume ancestrale qu'ils n'ont pas vraiment bien connue et qu'ils idéalisent avec nostalgie :

« Beaucoup de gens construisent du monumental pour dire leurs origines, mais nous les Toraja (de la coutume), il nous suffit d'un brin de rotin de la natte tout en buvant du vin de palme et nous pouvons réciter les origines de nos ancêtres du ciel jusqu'à nous. Or, dans les autres pays, aux États-Unis par exemple, ils creusent à 100 mètres sous la terre mais sont incapables de nommer leurs ancêtres. »

Le contenu de leurs discours coïncide avec des revendications nationales, propagées dans la presse et dans les séminaires. Dans l'hebdomadaire national *Tempo*, le dossier *Yang Lokal, Yang Tersisih* (« Ce qui est local, ce qui est relégué ») aborde la discrimination des religions locales d'Indonésie :

« Depuis des dizaines d'années, les religions locales d'Indonésie ont été discriminées et mises de côté. Les lois sur la Prévention des Déviations et/ou des Profanations Religieuses

ont contraint les adhérents de ces religions locales à rejoindre l'islam, le Protestantisme, le Catholicisme, le Bouddhisme ou l'Hindouisme. Le président Soeharto a immédiatement décidé que les religions locales prendraient le statut de croyances. Actuellement, 239 organisations sont listées, avec environ 12 millions de personnes. Toutes ces organisations n'étant pas recensées, elles n'ont donc pas accès à la reconnaissance, telles que la mention sur la carte d'identité, l'éducation religieuse, et les cérémonies de mariage. » (Extrait de l'introduction au dossier sur les religions locales, *Tempo*, 27 octobre-2 novembre 2014, par Erwin Zachri et Karana Wijaya Wardana)⁴.

Dans le même temps, face à la relégation des religions locales, un mouvement national s'oppose à la domination de la religion dans la sphère publique. Un débat est organisé par l'Église Toraja le 1er novembre 2014, sur le thème du multiculturalisme, avec pour titre : « Fertilisation du multiculturalisme à l'école et dans la famille. Perspectives et défis pour l'enseignement multiculturel »⁵). À cette occasion, le sociologue Trisno Sutanto (« Activiste et Observateur de l'Enseignement Multiculturel », *Aktivistis dan Pemerhati Pendidikan Multikultural*) et la pédagogue Ibu Retno Listyarti (de la « Fédération Unie des Professeurs Indonésiens », *Federasi Serikat Guru Indonesia*), invités de Jakarta, insistent sur l'importance de séculariser l'école. Alors qu'en 1965, il n'y avait pas d'obligation d'enseignement religieux à l'école, sous les mandats de Suharto, l'intensification de la religion à l'école a produit des extrêmes, menant par exemple certains élèves chrétiens de Padang (Sumatra Ouest) à se voiler en classe, tant la norme musulmane y est impérieuse.

Dans la nébuleuse chrétienne

Alors que les terres toraja forment depuis 1913 un fief calviniste dirigé par l'Église Gereja Toraja (issue de l'Église Néerlandaise Réformée), ce monopole est aujourd'hui fissuré. Il se voit menacé par l'apparition de nouvelles congrégations protestantes gagnant du terrain, telle l'Église Pentecôtiste (GPDI, Gereja Pentekosta di Indonesia), qui inclut plusieurs courants (GBI Gereja Bethel Indonesia, GTI Gereja Tiberias Indonesia et Kibaid, Gereja Kerapatan Injili Bangsa Indonesia). Bien que ces courants soient minoritaires, leurs églises, blanches et neuves, omniprésentes, rythment le territoire. Dans le village de ma famille adoptive, l'Église Pentecôtiste est majoritaire. Elle interdit à ses fidèles la participation aux rituels coutumiers considérés comme

4. *Sejak berpuluh tahun lampau, agama-agama lokal Indonesia didiskriminasi dan terpinggirkan. Undang-undang tentang pencegahan penyalahgunaan dan penodaan Agama 1965 mengharuskan penganutnya bergabung dengan Islam, Protestan, Katolik, Buddha atau Hindu. Presiden Soeharto lantas memutuskan status agama lokal sebagai aliran kepercayaan. Kini terdapat ada 239 organisasi dengan sekitar 12 juta penganut. Belum semuanya terdaftar dan mendapat pelayanan dasar semacam kartu tanda penduduk, pendidikan agama, dan upacara pernikahan (...).*

5. *Memupuk nilai multikultural di sekolah dan keluarga. Prospek dan tantangan pendidikan multikultural.*

contraires à l'Évangile qui, me disent-ils, proscrit la consommation de viande issue de bête égorgée. Les prohibitions sont plus strictes encore pour les fidèles de la mouvance Advent (Gereja Masehi Advent Hari Ketujuh). Ce refus est peu apprécié des fidèles de Gereja Toraja : « *Il y a certaines personnes qui veulent faire disparaître la culture, nombreuses sont celles qui veulent faire disparaître l'histoire. Une grande nation doit connaître son histoire* », me dit Paulus Batti, chef du canton de Rindingallo, le 11 novembre 2014.

Au contraire des Évangélistes, l'Église calviniste (Gereja Toraja), majoritaire, s'ouvre désormais activement à la coutume pré-chrétienne, fait nouveau par rapport aux années 1990. Depuis les années 1930, le vent a tourné. *Aluk* « règle rituelle toraja, religion », *adat* « coutume » et *kebudayaan* « tradition culturelle » ont été les trois mots autour desquels l'Église a constamment réfléchi. Comment conserver la coutume (*adat*) tout en supprimant son contenu sacré (*aluk*) ? Comment départager ce qui relève du religieux ou de la coutume ? Tout au long du XX^{ème} siècle, la religion et la coutume toraja ont été séparées par l'interdiction d'un grand nombre de pratiques rituelles. Or, depuis 2013, l'Église veut revenir en arrière : maintenant que les détenteurs de la religion ancienne (*aluk nene'*) ont à peu près tous disparu, elle désire retrouver les valeurs de l'Évangile dans l'ancienne religion (*nilai injil dalam aluk*), pour faire vivre une théologie contextuelle (*teologi kontekstual*). La crise identitaire serait liée, selon elle, à la séparation entre les valeurs religieuses et coutumières :

...la crise multidimensionnelle que nous vivons à présent, c'est la séparation de la règle rituelle (*aluk*) avec la coutume (*ada'*) ; les Toraja ont été déracinés de leurs racines traditionnelles et religieuses, les valeurs culturelles qui s'enracinaient dans la règle rituelle ont été considérées comme païennes et elles ont été écartées, alors que le christianisme qu'on s'est employé à ériger en nouvelle norme coutumière, était alors en réalité encore incapable de remplacer l'ancienne règle. Or quand l'harmonie, comme valeur supérieure et centrale (*core value*) est abandonnée sans substitut, alors surgit la disharmonie dans tous les domaines. (Traduit de l'indonésien, Pemerintah Daerah Tana Toraja dan Toraja Utara, *Toraja ma'kombongan*, 2013 : 43)⁶

Ces réflexions ne sont pas propres à l'Église Calviniste. De longue date bien plus ouverte à la coutume que l'Église Protestante, l'Église Catholique, bien que minoritaire (22 prêtres en poste dont 12 seulement sur le terrain), est extrêmement active dans l'inculturation. Les prêtres catholiques que je rencontre s'apparentent en un sens à des chercheurs en ethnologie : ils notent les coutumes, cherchent à comprendre les valeurs, rédigent des livres. Ils

6. ...*krisis multidimensi yang kita alami sekarang ini adalah pemisahan aluk dari ada'* ; orang Toraja dicabut dari akar tradisi dan religiositasnya, nilai-nilai budaya yang berakar dalam aluk dikafirkan dan disingkirkan, sementara kekristenan yang diupayakan menjadi aluk baru bagi adat ternyata belum mampu menjadi aluk yang efektif bagi aluk yang sudah disingkirkan. Dan kalau harmoni sebagai nilai utama dan sentral (*core value*) ditinggalkan tanpa adanya elemen pengganti, maka yang terjadi adalah disharmoni di segala bidang (Pemerintah Daerah Tana Toraja dan Toraja Utara, *Toraja ma'kombongan*, 2013, p. 43).

viennent d'ailleurs de créer une maison d'édition, les Presses Batu Silambi', à l'École Supérieure de Science Catéchétique et Pastorale (Sekolah Tinggi Ilmu Kateketik dan Pastoral) pour publier les résultats de leurs réflexions.

Le 18 novembre 2014, je suis invitée à exposer mes résultats dans la nouvelle École Supérieure de Théologie Protestante (STAKN), créée en 2009, une université qui forme plus de 1000 étudiants, pasteurs et professeurs de religion. Alors que je leur présente la place de la musique dans leur société non chrétienne, l'accueil est singulièrement enthousiaste. Les pasteurs, les enseignants et leurs étudiants disent avoir besoin de la connaissance des valeurs toraja pour officier dans les paroisses. Je comprends alors pourquoi dans cette université, les programmes de master incluent un travail de terrain. Je découvre par ailleurs à quel point l'offre universitaire toraja reste exclusivement chrétienne. Sur place, les étudiants toraja ont le choix entre l'École Supérieure de Théologie (STT, Sekolah Tinggi Teologia), l'Université Protestante d'Indonésie (UKI, Universitas Kristen Indonesia) et l'École Publique Supérieure de Religion Protestante (STAKN, Sekolah Tinggi Agama Kristen Negeri). Les étudiants se retrouvent au sein de mouvements de jeunesses chrétiennes telle la Fédération des Jeunesses de l'Église Toraja (PPGT, Persekutuan Pemuda Gereja Toraja), le Mouvement des Étudiants Protestants d'Indonésie (GMKI, Gerakan Mahasiswa Kristen Indonesia) pour construire une identité chrétienne indonésienne, dans le but d'influer au niveau national.

Revitaliser, Recontextualiser, Réinterpréter

Trois termes clés sont en vogue dans les nombreux séminaires auxquels j'assiste : « Revitalisasi, Rekontekstualisasi, Reinterpretasi ». Ces termes sont prônés dans un manifeste écrit par Tallu Batu Lalikan (« Trois Pierres à chaque coin »), nom d'un nouveau comité composé de l'alliance entre le gouvernement local, l'Église, et AMAN (Alliance des Communautés Coutumières, une nouvelle organisation qui se dit au service de la coutume et que je présenterai plus bas). *Revitalisasi* signifie ici un retour à la culture locale par le biais de l'art matériel (tissus, effigies, mâts, sculptures...), des rituels et des valeurs. *Reinterpretasi* consiste à réinterpréter les valeurs de la culture toraja. L'harmonie est érigée par ce comité comme la valeur centrale bourgeonnant en trois branches (*tallu lolona*) que chacun interprète à sa façon et pour ses besoins. *Reaktualisasi* serait une mise à jour des valeurs toraja combinées à l'Évangile.

Sur le terrain, cela donne différentes expériences. Tout d'abord, une volonté chrétienne de retour à la culture, affirmée dans les discours, tel celui d'un prêtre lors du lancement de mon livre à Rantepao :

« J'ai été spécialement missionné pour l'inculturation, l'indigénisation de la foi chrétienne dans la culture toraja. Ce problème est très important, car d'abord, nous les jeunes, ne

voions plus la tradition orale des vieux. Nous souhaitons l'étudier dans ce qui est conservé, mais ce qui est conservé dans les écrits est très limité. (...) Nous avons abandonné ce que nous nommons païen. Or en fait, nous, les chrétiens, avons parlé des divinités néfastes et des esprits mauvais. Mais après avoir discuté avec les officiants (*to minaa*), on constate qu'il n'y a pas de divinités néfastes. Les divinités sont bonnes et miséricordieuses. Elles correspondent à notre foi, à Dieu le miséricordieux, Dieu le très bon, Dieu d'amour, Dieu plein d'amour. Je crois qu'il est très important pour nous de conserver l'héritage culturel de nos ancêtres. C'est pourquoi, ce qu'il y a dans l'ouvrage de Dana, nous l'utiliserons dans une équipe de réinterprétation de la coutume, de revitalisation, de réactualisation, de réinterprétation qui s'accorde complètement avec ce livre. Et je pense que dans le comité Batu Lalikan, ce livre va vraiment nous aider à faire revivre ce qui a disparu, et à la fois aussi, à revitaliser, réactualiser pour que cela ait un sens dans notre vivre ensemble toraja, et je crois que ce que nous devons promouvoir c'est ce que va devenir toraja, dans la paix, la paix sur la terre, la paix au ciel. » (Pater Yohanis Manta', Rantepao, 6 décembre 2014)

Pentecôtistes exceptés, tous les Toraja souhaitent que leurs rituels familiaux soient réalisés selon la coutume ancestrale, dans sa version chrétienne. Les funérailles s'effectuent par exemple avec un grand nombre d'actions et d'objets autrefois interdits par l'Église : construction et érection de mégalithes, fabrication d'effigies. Dans les fêtes de maison, les familles chrétiennes veulent ériger le mât cérémoniel *bate*, prononcer la grande invocation au buffle (*somba tedong*), etc. Mais à la place de l'officiant *to minaa*, c'est un rhéteur (MC) qui profère une version revisitée de cette invocation au buffle avant son exécution, une parole probablement survalorisée aujourd'hui, érigée en norme, lue d'après la version écrite et étudiée par le linguiste missionnaire Henrik Van der Veen (1965). Les chrétiens se réapproprient donc les mots, les objets, les actions, les noms des rituels et jusqu'au titre des experts traditionnels pourtant évincés de ces fêtes. Les plus grands rituels sont recopiés mais blanchis des éléments critiques qui pourraient faire entorse au dogme (tels les récits hagiographiques, les offrandes, la relation avec les entités invisibles...). Aux officiants traditionnels se sont donc substitués les pasteurs et les nouveaux orateurs. Ce grand renouveau s'accompagne de la nécessité de connaître les paroles rituelles des officiants. Le prêtre Yohanis Manta' vient de publier un livre de paroles, empruntées à la rhétorique de l'ancienne religion, un corpus que les chrétiens peuvent dorénavant prononcer dans les rituels (*Recueil des paroles des officiants pour les rituels du Levant et du Couchant, Kumpulan-kumpulan kada-kada to minaa dalam rambu tuka'-rambu solo'*, 2011, Percetakan Sulo). La récupération des traits de la religion pré-chrétienne reste partielle et surtout, la signification des signes réutilisés, réactualisés, reste, pour presque tous, complètement opaque.

Depuis 1999, une nouvelle organisation de protection des droits indigènes toraja est née, c'est l'Alliance des Communautés Coutumières Toraja (AMAN Toraya, *Aliansi Masyarakat Adat Nusantara, Toraya*)⁷. A sa tête, une noble

7. AMAN est une organisation nationale créée en 1999. Elle est active dans 21 régions d'Indonésie incluant Java, Bali, Sumatra, Sulawesi, Kalimantan, Maluku, NTB. <http://www.aman.or.id>

de Rantepao bien introduite dans les réseaux politiques, fille du défunt Bapa' Palimbong. AMAN Toraya viserait à protéger la coutume. Mais laquelle ? Et qui dans la coutume ? Cette organisation est-elle vraiment représentative de la coutume, des villageois, si peu unifiés d'une région à l'autre, d'un village à l'autre ? Certains disent qu'elle a pour but de maintenir le système féodal toraja, en souhaitant consolider la stratification. En 2001, elle a obtenu du parlement local (DPR-D) la restitution de la division territoriale coutumière que l'administration indonésienne avait gommée depuis 1950. Les communes (*desa*) ont été remplacées par le terme traditionnel « vaisseau » (*lembang*). Il a été acté, par le gouvernement local, que seuls les membres de la noblesse toraja peuvent être élus comme chefs de *lembang* – étrange avancée en démocratie (Klenke 2013 : 162). En revenant au terme *lembang*, l'organisation est-elle revenue à la signification de ce terme qui impliquait de chanter ensemble l'union de territoires coutumiers, autrefois nommés « lieux du chant » (*penanian*) (Rappoport 1996 : 61-64) ? Pas sûr. AMAN Toraya reçoit des fonds à différents niveaux, y compris de la part du gouvernement local. Elle a notamment pour mission de dresser les cartes des régions coutumières et d'en consigner les us et coutumes. Un matin de novembre 2014, me voici par hasard au bureau local de cette organisation : la responsable confie à un habitant de Sapan (village au nord) un petit enregistreur. Elle lui montre une carte et lui dit :

« Avec cela, va voir les vieux et recense les frontières de ton territoire coutumier, les coutumes, l'histoire, la structure sociale, la culture, les savoirs locaux, le système de droit et reviens nous rapporter tout cela d'ici trois mois. »

Autre exemple. *Bate' Toraya* fait partie d'un projet national de revitalisation des techniques textiles. Au café Aras, le 3 novembre 2014, je rencontre Pak William Kwan Hwie Liong, grand amateur de batik, ami de la ministre du tourisme de Susilo Bambang Yudhoyono (SBY). Il a été missionné sous le mandat de l'ancien président, quand le tourisme et la culture n'étaient qu'un seul ministère, le Ministère du tourisme et de l'économie créative, *Kementerian Pariwisata dan Ekonomi Kreatif*, ou *Parikrav*, tel qu'il est abrégé. Il s'agit d'activer l'économie locale en stimulant l'activité créatrice. Les buts sont l'apprentissage de techniques disparues, la conservation et la vente. Pak William est venu dans le cadre du *Training Product Design* : réapprendre aux gens la technique du batik que les Toraja auraient maîtrisé autrefois, comme en témoigne la présence des *sarita*, cotonnades cérémonielles blanches et bleues, longues et étroites, suspendues sur les maisons lors des rituels. Le projet global de Pak William consiste à revitaliser cinq cultures locales indonésiennes par le textile, dans des régions qui produisaient des batiks autrefois mais qui ont perdu les techniques (Toraja, Manggarai), ou bien des régions produisant des

batiks mais dont les motifs et les techniques d'origine ont disparu. Il a choisi cinq régions, trois à Java (Magelang, Batang, Pacitan), Flores (Manggarai), Sulawesi (Toraja). En Pays toraja, six Javanais viennent donc animer des ateliers pour apprendre aux gens à fabriquer des *sarita* et pour les stimuler à créer d'autres cotonnades avec des motifs de leur choix, qui pourraient être vendues sur les marchés, local et national. Ils disent apprécier l'ouverture des Toraja qui ne considèrent pas ce projet comme une javanisation de l'archipel, contrairement à d'autres régions.

Budaya adat ou « la culture » à toutes les sauces

Chaque mois de décembre, les deux départements Toraja Utara et Tana Toraja s'agitent pour l'organisation du Lovely Desember, une série d'animations financées par la province, afin de stimuler le tourisme local et national, au moment du retour saisonnier des émigrés toraja. Dans le bourg de Makalé, en plus des feux d'artifice quotidiens, un grand nombre de compétitions sont organisées : courses de vélo, concours de chœurs d'église, de discours en indonésien, de pêche, de bateaux, de chants *kidung Natal* et *lagu daerah*, de cuisine, de photo, d'artisanat, de littérature et puis un Jazz music festival et Music Entertainment, des performances de motos (Yamaha Riders Federation Event, Bionic Toraya), un Street Festival etc., tout cela du 1^{er} au 25 décembre. Au total, 25 événements sont prévus. L'un d'eux, prévu dans tous les villages, s'appelle « cérémonie traditionnelle » (*upacara adat*). Ainsi, les rituels traditionnels sont programmés au même titre qu'une course de vélo ou que le jazz music festival... Toute cette agitation correspond en fait à l'Avent, et c'est pourquoi l'Église prend activement part à ces animations.

Le 3 novembre 2014, j'assistais au défilé d'un *drumben* (*drumband*) d'une école primaire (Tagari), accueilli par le préfet Sorring, devant le siège de l'Église Toraja (Badan Pekerja Sinode). Cet orchestre va concourir à Makassar dans une compétition de musique scolaire d'Indonésie de l'Est. Le groupe est composé de trois groupes d'instruments : tambour, mélodica et métallophones, avec porteurs de drapeaux. Drum Band et Marching Band sont monnaie courante chez les instituteurs toraja. Militaire à souhait et anti-local.

Sanggar Seni Toraya. Des groupes de musique folklorique (*sanggar budaya*) sont invités pour animer certaines cérémonies non rituelles. Le 19 novembre 2014, lors du lancement de la présentation *Eksplorasi Bate' Toraya*, deux groupes sont invités. Le premier est composé de cinq jeunes filles et de trois garçons au tambour et à la flûte. Les filles dansent le *gellu'* de manière formatée. Flûte latérale (apportée par les missionnaires, dite flûte obligatoire ou *suling wajib*) sur des airs en mode majeur occidental. Un second groupe se présente : des femmes âgées frappent des bambous évidés à terre, de différentes tailles, accompagnées de petites guitares jouées par des hommes. Le présentateur indique que cette musique « originelle » a disparu avec

l'arrivée des trompes *pompang* du Minahasa (Célèbes Nord). Ils chantent un air folklorique toraja, sur un mode occidental, que j'ai déjà entendu il y a 20 ans. Invention d'un passé musical imaginaire.

Enfin, depuis 2013, un festival (<http://torajainternationalfestival.com/>) a été mis en place par le ministère du tourisme, impulsé par un Javanais, Franki Raden, missionné pour l'organisation de *International Art Festival* à Ke'te Kesu' (en décembre 2013, puis en août 2014). Y furent invités des musiciens de différents pays qui ont mêlé leurs voix aux chœurs toraja (*dandan, simbong*) dans une sorte de grand opéra pop, pour les touristes et les jeunes locaux.

Ces programmes, multiples et ponctuels, sont insufflés par des urbains au pouvoir dans l'administration, qui promeuvent des formes sonores déconnectées de leur substance, pour les besoins de l'animation, de la marchandisation et du tourisme. La valeur exhibition a pris le pas sur la valeur rituelle. Dans ce processus, une petite partie des formes artistiques est sélectionnée, décontextualisée, vidée de sa substance, de ses lieux, de ses groupes pour être utilisée à des fins marchandes de spectacles. Cette vitrine-là devient la référence commune des jeunes générations.

Réappropriation

Pourtant, des chemins de traverse se dessinent. En avril 2014, Marsel Lembang, un inconnu, me contacte par Facebook pour connaître la date de parution de mon ouvrage, puis me recontacte à plusieurs reprises à l'automne pour s'en procurer plusieurs exemplaires. Ingénieur supérieur en électricité dans une entreprise d'extraction de minerai, à Sangatta (Kutai Timur, Kalimantan), il est amateur de chant et souhaite accroître son répertoire de chants funéraires pour les mettre en pratique lors des funérailles. Il étudie les chants de mon ouvrage récemment acquis, il les corrige, s'étonne de la traduction littérale choisie par le traducteur Stanislaus Sandarupa, ne comprend pas que l'octosyllabe ne soit pas stable. Il se penche sur l'hagiographie, interroge son sens, s'émerveille devant la richesse des paroles et cherche à saisir les variations dialectales. Grâce au disque de plus de quarante heures de musique, il réécoute les chants pour traquer les erreurs, comprendre les variations. Le 11 janvier 2015, il m'écrit :

« En fait, ce n'est pas seulement moi qui m'intéresse au *badong* [ronde funéraire traditionnelle] mais tous les gens qui souvent chantent le *badong* et le *dondi* [chants de veille funéraire assis] à Sangatta (Kalimantan Est) et qui sont très contents du livre et du CD parce qu'on y trouve une nouvelle connaissance et un complément à la collection de rondes funéraires *badong* qu'on peut chanter. À présent, je viens d'être nommé "Coordinateur artistique et culturel de l'union des familles Toraja de Kutai Timur". »

Marsel Lembang n'est peut-être pas un cas unique. L'engouement des Toraja pour cet ouvrage multimédia sur leur liturgie musicale disparue laisse-t-il présager une réappropriation active ?

En attendant un bus, je rencontre aussi Maria Badong. Elle est surnommée

ainsi pour son goût de la danse funéraire *badong*, davantage réservée aux hommes. Émigrée à Kalimantan depuis plus de quarante ans, petite grand-mère très tonique, elle revient en Pays toraja pour régler un conflit foncier. D'après elle, la musique toraja est dorénavant davantage pratiquée en diaspora. Très gaie, après trois heures d'attente d'un bus auquel il manque des passagers pour démarrer, la mémé chanteuse décide finalement d'enjamber un taxi moto pour rejoindre son village, Perangian « L'écoute ».

Je repars de mon côté vers Makassar avec un sentiment partagé, à la fois déconcertée par la disparition de l'oralité traditionnelle, le vide des villages, l'incurie du gouvernement local envers la sauvegarde de la liturgie ancestrale, le délabrement des bibliothèques locales, l'instrumentalisation de la tradition par les anciennes élites mais aussi stupéfiée par la vitalité de la contestation qui s'ensuit, la prise de conscience d'une minorité de personnes déplorant la perte de sacralité, les processus de réappropriation, de revitalisation, la naissance de nouveaux types d'oralité et la formidable énergie des Toraja, capables de s'adapter à la modernité et à l'éparpillement tout en maintenant leurs relations par une vie cérémonielle intense. La musique, au cœur de mon travail en Indonésie, devient maintenant un enjeu politique d'un autre niveau.

Bibliographie

- Adams, Kathleen. "Families, Funerals and Facebook: Reimag(in)g and Curating Toraja Kin in Translocal Times." *TRaNS: Trans –Regional and –National Studies of Southeast Asia* 3, no. 2, 2015.
- De Jong, Edwin. *Making a Living between Crises and Ceremonies in Tana Toraja: The Practice of Everyday Life of a South Sulawesi Highland Community in Indonesia*. Leiden, Brill, Verhandelingen van het Koninklijk Instituut voor Taal-, Land en Volkenkunde, vol. 284, 2013.
- Klenke, Karin. "Whose adat is it? Adat, indigeneity and social stratification in Toraja", in Hauser-Schäublin, Brigitta (ed.). *Adat and Indigeneity in Indonesia: Culture and Entitlements between Heteronomy and Self-Ascription*. Göttingen Studies in Cultural Property, Volume 7. Universitätsverlag Göttingen, 2013, p. 149-165.
- Pemerintah Daerah Tana Toraja dan Toraja Utara. *Toraja Ma'kombongan. Refleksi 100 Tahun Injil Masuk Toraja (1913-2013)*. Yogyakarta: Gunung Sopai, 2013.
- Rappoport, Dana. *Musiques Rituelles des Toraja Sa'dan Musiques du Couchant, Musiques du Levant (Célèbes-Sud, Indonésie)*. Lille: Anrt, 1996.
- Rappoport, Dana. *Chants de la terre aux trois sangs : Musiques rituelles des Toraja de l'île de Sulawesi (Indonésie)*. Paris: Editions de la Maison des sciences de l'homme, 2009.
- Rappoport, Dana. *Nyanyian Tana Diperciki Tiga Darah: Musik Ritual Toraja Dari Pulau Sulawesi*. Jakarta: KPG (Kepustakaan Populer Gramedia), Ecole française d'Extrême-Orient, Ford Foundation, Forum Jakarta Paris, 2014.
- Veen, van der Henrik. *The Merok Feast of the Sa'dan Toraja*. 'S-Gravenhage: Martinus Nijhoff, 1965.



Fig. 1 – Restitution de mon livre dans un village,
To' Nangka (Rindingallo), 10 novembre 2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig. 2 – Sitor, *taksi motor* à deux places, Rantepao, 13/12/2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.3 – Ne'Lumbaa, mon père adoptif (à droite), son petit-fils et son voisin, sur son grenier à riz, Lempo Poton, 8/11/2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.4 – En arrière-plan, vue de la croix sur la colline de Rantepao, 20/11/2014 (Cliché : D. Rappoport)



Fig.5 – Sépultures dans la roche (canton de Rindingallo, Toraja Utara), 1993. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.6 – Cercueils en bois (*erong*), sur le site de sépultures à Lombok Parinding, (Canton Sesean, Toraja Utara), novembre 2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.7 – Sépulture *patane* (Pangala³, canton de Rindingallo, Toraja Utara),
11 novembre 2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.8 – Sépulture *patane* (Pangala³, canton de Rindingallo, Toraja Utara),
11 novembre 2014 (Cliché : D. Rappoport)



Fig.9 – Village toraja. La maison traditionnelle côtoie désormais d'autres types d'architectures, deux maisons bugis sur pilotis et une maison de plein pied. (canton de Sesan, Toraja utara), 2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.10 – Maison traditionnelle (*tongkonan*) en construction, Lempopoton, 13/11/2014.
La maison *tongkonan* représente le lieu de fondation du *rapuan*,
groupe de filiation cognatique orienté vers un ancêtre commun. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.11 – Champ de mégalithes (canton de Sesean, Toraja Utara), 11/12/2014.
(Cliché : D. Rappoport)



Fig.12 – Marché aux buffles, au *pasar* Bolu, près de Rantepao, novembre 2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.13 – Rituel de célébration de maison, Tallung Lipu, 21/11/2014. (Cliché : D. Rappoport)



Fig.13 – Célébration de mariage à Bokin, 25/11/2014. (Cliché : D. Rappoport)